

14 septembre à Joigny : Foire de la Sainte-Croix, foire aux melons et aux oignons.

par Bernard Fleury

Dans l'édition du 31 août 2013, l'*Yonne Républicaine* annonce la 37^e Foire aux oignons de Villeneuve-la-Guyard. Cela nous rappelle qu'à Joigny aussi, il y avait eu une foire consacrée à ce noble légume. Certes, elle n'avait pas gardé ce caractère spécifique ; elle était devenue plus générale. Sans doute, n'avait-elle plus l'ampleur du siècle passé, toujours est-il que, dans les premières années de ce siècle, la municipalité l'a supprimée purement et simplement.

La foire du 14 septembre, c'était pourtant une institution à Joigny. C'était sa plus vieille foire. Attribuée à la Commanderie hospitalière de Saint-Thomas peu après sa fondation au milieu du XII^e siècle, elle était une annexe des « Foires de Champagne ». N'oublions pas qu'alors, le comte de Joigny était le premier pair du Comté de Champagne. C'était une foire d'échanges entre les marchands venant d'Italie et ceux partis des Flandres ; mais c'était aussi l'occasion pour les tanneurs et les tisserands joviniens de faire connaître leur production en dehors du cercle local, malgré tout essentiel. C'était la « *foire de la Sainte-Croix* » ; elle se tenait sur la rive gauche de l'Yonne, « *devant l'église de Saint-Thomas au lieudit Chaussessat, appelé champ de foire, contenant sept arpents*¹ », allant jusqu' « *au préau*² où sont les buttes de Joigny »³ ; c'est-à-dire depuis l'actuelle rue Aristide Briand jusqu'à la rivière.

1. – Environ 3 hectares. L'arpent de notre région contenait 42 ares 21 centiares.

2. – En vieux français « petit pré ».

3. – Le nom du quai de la Butte serait donc antérieur à la butte de tir des arquebusiers ! Bernard Fleury. *La Madeleine, Saint-Thomas, les commanderies de Joigny du XII^e siècle à la Révolution*. L'Écho de Joigny n° 57. Association Culturelle et d'Études de Joigny. Joigny. 2000. p. 3 à 18.

Après ce ne demora gaires
 Que Renommée qui tost vole
 3428 Out aporté[e] la parole
 D'un tornei[e]ment qui fu pris
 De hals baronz e de grant pris
 A Joheingni; si i alèrent
 3432 Tuit cil qui les armes amèrent.
 Li giembles rei[s] n'i ala mie
 Ne gaires de sa compaignie.
 [Mais] li Mareschals tote voie
 3436 S'atorna de mettre a la voie.
 Il e cil qui o lui alèrent
 Par lor journées tant esrèrent
 Qu'al chastel de Joheingni vindrent

Histoire de Guillaume le Maréchal - Extrait p. 125
 Vers 3426 à 3439

Ce champ n'était pas réservé à la foire, il pouvait aussi être utilisé pour les tournois, très prisés à l'époque. Il a été le théâtre d'un événement important, que Marthe Vanneroy situe en 1173, le fameux tournoi, «*de grand prix*»⁴, c'est-à-dire fort bien doté, auquel a participé le célèbre Guillaume le Maréchal, qui devint par la suite régent d'Angleterre, en présence de la «*jolie comtesse*», qui est probablement Aélis ou Adèle, épouse de Renard III, ou bien sa belle-fille, pré-

nommée elle aussi Adèle, épouse de Guillaume 1^{er}.

Pendant deux siècles, la foire de la Sainte-Croix prit un grand essor; puis elle subit, de façon drastique, les contrecoups de la guerre de Cent ans et, après une accalmie de courte durée, les troubles, non moins importants, des guerres de religion; dans les deux cas, les constructions de la rive gauche furent détruites.

À partir du xvii^e siècle, elle reprit, mais elle avait changé de caractère; elle devenait le marché des tonneliers, où les vigneron et les marchands de vins venaient s'approvisionner pour «engranger» les récoltes (voir ci-dessus les photos prises par Monsieur Noble⁵ le 14 septembre 1898).

C'était aussi le moment des louées d'hiver, durant lesquelles étaient embauchés, pour la saison, les vendangeurs, mais aussi, pour une plus grande durée, les ouvriers de la forêt pour les travaux d'hiver, les bûcherons, les charbonniers, les écorceurs de chêne pour la fabrication du tan. Cet état de fait se poursuivit jusqu'à la fin du xix^e siècle.



4. - Paul Meyer, *L'histoire de Guillaume Le Maréchal* - Librairie Renouard, Paris, 1901 - p. 125 à 129.

5. - M. Noble, l'un des premiers photographes amateurs de talent, était le prédécesseur de la famille Crouzy; il tenait son commerce de quincaillerie là où se trouve actuellement la librairie Berger.



Une grande partie des activités passa alors sur la rive droite ; les activités liées à la vigne et au vin s'installant sur le petit champ de manœuvre, la promenade du midi⁶ étant réservée aux marchands de vêtements, d'ustensiles de cuisine, ou de petit matériel de ferme⁷. Le champ de foire originel, qui est devenu, pour partie, le parc du Chapeau, fut alors consacré à l'exposition des animaux mis en vente, la «foire aux bestiaux». Une autre activité prenait de l'importance, la vente des oignons, le long du quai de Paris⁸, sur la promenade qui devint, en 1913, la promenade Félix Besnard (voir ci-contre une photo prise par Charles Périer en 1900). Quand la culture du melon monta du midi pour s'installer aussi dans notre région, sa récolte ici coïncidant totalement avec l'époque de la foire du 14 septembre, des montagnes de ce fruit vinrent s'ajouter à ceux des oignons. La foire devenait alors la «foire aux melons et aux oignons», terme devenu quasi officiel jusqu'à sa disparition récente.

La foire était alors la grande fête, pas seulement un grand marché. Il fallait un événement extraordinaire pour la manquer. Elle voyait débarquer toute la campagne environnante, comme on peut le voir sur la photo ci-dessus, due à Charles Périer⁹, où la foule des visiteurs endimanchés se presse sur le pont.

6. – La promenade du midi est la partie plantée d'arbres, qui borde le quai de Saint-Florentin, devenu quai Ragobert et du 1^{er} Dragons.

7. – Petit champ de manœuvre et promenade du midi constituent l'actuelle place du 1^{er} R.V.I. (régiment des volontaires de l'Yonne).

8. – Ancien quai Saint-Nicolas, maintenant quai du Maréchal Leclerc.

9. – Charles Périer était le grand-père de Marguerite Prinnet, qui fut une vice-présidente très active à l'ACEJ.

En 1900, les hommes sont en costume et sont toujours coiffés, généralement d'une casquette, parfois d'un chapeau en forme de canotier. Les femmes et les jeunes filles, même les plus petites, ont une robe ou une jupe qui touche le sol. Elles sont toutes coiffées d'un chapeau, qui peut être important, souvent rehaussé de rubans. Ils avaient pris le train, le plus souvent, ou étaient venus en voiture à cheval, qu'ils avaient laissée à l'entrée de la ville. On les voit ci-dessus marchant d'un bon pas pour rejoindre le petit champ de manœuvre et la promenade du midi, où se situait l'essentiel des activités : marchands de draperies et de vêtements, de ferblanterie, de vaisselle, car c'était l'occasion de se réapprovisionner, mais aussi de profiter de la fête foraine. La « foire aux melons et aux oignons » garda ce caractère, sans grande évolution, jusqu'à la dernière guerre.

Cette foire, créée, sans doute, sous les auspices de Louis VII le Jeune¹⁰, dans la deuxième moitié du XII^e siècle, avait une grande importance pour le comté, puis l'Election, plus tard pour l'arrondissement, en quelque sorte leur héritier ; elle resta la grande festivité commerciale du Jovinien pendant plus de 7 siècles, bien que, comme nous l'avons dit plus haut, les troubles guerriers, quasiment permanents du début du XV^e à la fin du XVI^e siècle, aient sensiblement dégradé les transactions commerciales et encore plus les manifestations publiques organisées, pourtant particulièrement florissantes jusque-là.

En mai 1528, par lettres patentes du roi François 1^{er}, datées de Saint-Germain-en-Laye, trois autres foires franches sont attribuées à la ville de Joigny, en même temps qu'un marché le samedi de chaque semaine : elles étaient fixées au 2 janvier, au 10 août (Saint-Laurent) et au 1^{er} octobre (Saint-Rémi).

Dès 1509, pourtant, on parle déjà de la foire de la Saint-Laurent dans l'histoire du Prieuré Notre-Dame¹¹. On y apprend qu'il régnait, peu avant la Saint-Laurent 1509, dans la ville de Sens, une maladie contagieuse considérée comme la peste ; aussi, à la demande adressée au prévôt par les bourgeois, qui craignaient que marchands ou chalands, venant du nord, ne soient contaminés, celui-ci décida que la foire se tiendrait « *hors de l'enceinte, dans l'espace qui est compris entre les jardins de l'hôpital et la croix de Saint-Nicolas*¹² ». Ainsi, cette année-là, la foire de Saint-Laurent fut tenue à peu près au même endroit que celle de la Sainte-Croix. Un texte de 1753

10. – Rappelons que Louis VII a épousé Adèle de Champagne en 3^e noces, se rapprochant ainsi du suzerain du comte de Joigny, le comte de Champagne, ce que Philippe le Bel devint, lui-même, en épousant Jeanne de Champagne, héritière du comté.

11. – Carton « Histoire du Prieuré Notre-Dame ». Bibliothèque municipale de Joigny.

12. – Cette dernière était située au milieu du pont sur la rampe aval. C'est à ce niveau que se trouvait le poste de garde du pont.

précise son lieu habituel : une transaction entre le prieur de Notre-Dame et les commerçants de la ville précise que ces derniers gardaient le droit d'ouvrir boutique le jour de la Saint-Laurent, le prieur « *ne peut les obliger à fermer boutique et venir étaler leur marchandise dans la place Saint-André près le Prieuré* ». En conséquence, on peut comprendre que la foire de la Saint-Laurent était l'apanage du prieur de Notre-Dame, ce qui laisse supposer qu'elle n'était pas franche, mais soumise au tonlieu¹³ avant l'ordonnance de François 1^{er} et n'avait sans doute pas une très grande importance.

La foire du 2 janvier concernait avant tout les produits de la forêt, bois de chauffage, charbon de bois, écorces de chêne pour la fabrication du tan¹⁴. Bien évidemment, on s'approvisionne aussi en matériel de ménage, en vêtements, draperie, mercerie, sabots et chaussures. Les trois autres foires très proches l'une de l'autre, ont la même destinée, avant tout les fournitures aux vignerons et marchands de vin, comme nous l'avons vu plus haut. On peut être étonné de leur proximité, mais, ainsi, l'une pouvait rattraper l'autre, selon les aléas du temps, l'avancement de la maturité des raisins et le ban des vendanges.

Joigny vit ainsi avec son marché du samedi et ses 4 foires jusque sous l'Empire. Mais cela ne semble plus suffisant sous la Restauration, puisque le maire Antoine Chaudot s'avise que l'intervalle entre la foire du 2 janvier et celle d'août est trop long ; en 1819, il fait voter par le conseil une pétition réclamant une foire le lundi de Pâques, car la période est « *favorable à l'achat des merrains propres aux feuilletes, à la vente des écorces pour le tan ; c'est aussi l'époque où les habitants des campagnes achètent les étoffes et les draperies...* »¹⁵ ! Décidément, dans un pays de vignobles, c'est toujours le moment de faire les emplettes nécessaires à la confection des tonneaux ! Il revient à la charge plusieurs fois pour obtenir enfin satisfaction en 1829, après avoir précisé que Joigny comptait 5 132 habitants. Le roi Charles X prend l'ordonnance de création de la foire du lundi de Pâques le 20 décembre 1829. Cette foire, dernière-née, aura plus de chance, car elle seule existe toujours, bien que les activités commerciales y soient devenues très restreintes ; en fait, c'est maintenant surtout une fête foraine.

Joigny avait donc, à partir de 1830, outre le marché hebdomadaire du samedi, 5 foires : 2 janvier, lundi de Pâques, 10 août, 14 septembre et 1^{er} octobre.

13. — Le tonlieu était une taxe ou redevance à payer par les marchands fréquentant foires et marchés, en quelque sorte un « droit de place ».

14. — Le tan, fabriqué à partir d'écorces de chêne pulvérisées, servait à tanner cuirs et peaux. Il faut rappeler l'importance des tanneries à Joigny : en 1793, il y a, à Joigny, 11 tanneurs qui exploitent 140 fosses.

15. — Archives municipales. Carton « Foires et marchés », cité dans « *La vie publique à Joigny* » de Bernard Fleury, ACEJ, Joigny, 2005.

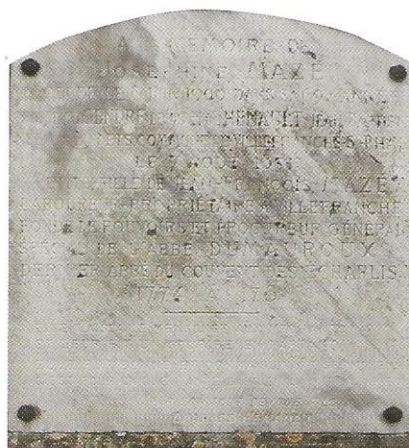
C'était manifestement beaucoup, mais elles se justifiaient à une époque où les marchands devaient aller au-devant des chalands pour proposer leur marchandise en allant de ville en ville, ou envoyer des représentants de commerce pour visiter les boutiquiers des villes et des villages.

Il semble, toutefois, que, dès après la Grande Guerre, ne subsistaient vraiment que la foire du lundi de Pâques et la foire aux melons et aux oignons. Cela peut s'expliquer : pour la foire du 2 janvier, au lendemain des fêtes de fin d'année, on peut penser que les énergies et les porte-monnaie étaient difficiles à mobiliser. Pour les foires de la fin d'été-début d'automne, on peut imaginer qu'elles se concurrençaient et que, naturellement, c'est l'intermédiaire, l'entre-deux, qui était appelé à subsister. Mais les deux foires rescapées devenaient incontournables ; en effet, la plupart des villes de l'importance de Joigny avaient, elles aussi, conservé une foire de printemps et une foire d'automne et elles continuaient à être vécues avec la même intensité.

Pourtant, à partir des années 80, un phénomène commercial, qui semble irréversible, est apparu : la naissance des grandes surfaces. Si supérettes et supermarchés taillent des croupières essentiellement au petit commerce des villes et des villages, les hypermarchés, eux, ont une tout autre envergure ; non seulement, ils portent un tort considérable au commerce du centre des villes, mais, ils deviennent en quelque sorte des foires permanentes ; n'organisent-ils pas d'ailleurs des foires aux vins et ne proposent-ils pas de fréquentes animations autour de promotions avec des fabricants ? Ils participent ainsi directement au déclin des foires commerciales elles-mêmes. Ce n'est sans doute pas la seule raison, mais certainement l'une des raisons principales. Pourtant, certaines foires gardent une importance qui n'est pas négligeable. Il y a sûrement des facteurs locaux qui entrent en compte, notamment la volonté des édiles pour faciliter leur pérennité : Auxerre, Sens, Tonnerre ont toujours la leur, mais la reine d'entre elles, compte tenu de l'importance de la ville, est bien celle de Toucy, fidèle à la tradition (8 pages de publicité dans l'*Yonne Républicaine* du 9 octobre 2013), sans oublier la foire de la Saint-Simon de Charny.

À Joigny, la foire aux melons et aux oignons a disparu complètement et la foire de Pâques a pratiquement perdu sa foire commerciale, seule persiste la fête foraine. On pourra regretter cet état de fait, car l'animation, la fête que véhiculait la foire, non seulement en elle-même, mais aussi avant et après sa tenue, sera difficilement retrouvée dans de nouvelles manifestations qui, en tout cas, n'auront pas la même envergure. Quand on a vécu la «foire», quand on interroge l'histoire, on peut avoir un certain regret.





À LA MÉMOIRE DE
JOSÉPHINE MAZÉ

DÉCÉDÉE LE 8 JUIN 1900 DANS SA 69^E ANNÉE
ÉPOUSE DE GENDRE LOUIS ET DE HENAULT JEAN-BAPTISTE
NÉE AUX LINDETS, COMMUNE DE VILLEFRANCHE-ST-PHAL
LE 7 AOÛT 1831.

PETITE FILLE DE JEAN-FRANÇOIS MAZÉ
LABOUREUR PROPRIÉTAIRE À VILLEFRANCHE
FONDÉ DE POUVOIR ET PROCUREUR GÉNÉRAL
SPÉCIAL DE L'ABBÉ DUMAUROUX¹
DERNIER ABBÉ DU COUVENT DES ÉCHARLIS
1774 À 1781

ELLE LAISSA LE MENSONGE AUX MÉCHANTS
ET LEUR FIT UN SOURIRE EN PARTANT.
ELLE FUT BONNE ET DONNA EN SUIVANT SES MOYENS
C'EST POUR CELA QUE L'ANGE GARDIEN LA MIT LÀ SI BIEN

PAR SON TOUT DÉVOUÉ FILS
CHARLES HÉNAULT²

Épitaphe insolite au cimetière de Joigny

par Maryse Cordier

Située sur la commune de Villefranche Saint-Phal, à 5 kilomètres de Cudot³, l'abbaye des Écharlis serait la première fondation de l'abbaye de Fontenay ; son établissement est rendu possible par la donation de terres que fit un certain chevalier Vivien, seigneur de La Ferté-Loupière, au prêtre Etienne et à ses deux compagnons Théobald et Garnier.

Fondée entre 1108 et 1120, cette abbaye cistercienne bénéficia à la fin du XII^e siècle de l'aura spirituelle que lui apporta le voisinage de la Bienheureuse Alpais, qui vivait en odeur de sainteté à Cudot et dont un cistercien de l'abbaye fut le premier chroniqueur.

Ruinée par les guerres du XV^e siècle, l'abbaye fut gouvernée jusqu'en 1530 par des abbés réguliers. Après cette date, et jusqu'à la Révolution, les abbés commendataires, choisis par le roi, se contenteront le plus souvent d'en confier le pouvoir spirituel au prieur. Avec la Révolution qui met fin à la conventualité, l'abbaye, vendue comme bien national, est en partie démolie. Ne subsistent aujourd'hui que les arcades du cloître du XII^e siècle, la porterie du XVI^e et une chapelle du XVIII^e siècle.

Dans le jardin jaillit toujours la source qui eut jadis grande réputation et dont vinrent faire usage, dit-on, les rois Louis VI le Gros et plus tard, François I^{er}.

1. – Guillaume Barnabé du Roch de Mauroux, Docteur en Sorbonne, désigné par le roi en 1774.

2. – Joigny, deuxième cimetière, carré n° 6 côté allée, concession n° 852.

3. – Et à 24 km de Joigny, sur la D 943.





Quelques Anciennes de l'Institut Sainte-Alpais

par Elisabeth Chat

« Il y a, au pensionnat des demoiselles d'en face¹, quelque chose qui me fait envie immensément: ce n'est pas le très beau crucifix de la chapelle, il serait un peu grand pour chez moi; c'est le robinet d'étain de la fontaine où je me lave les mains tous les jours, à l'aube et (pour le plaisir de le recevoir et de le manier une seconde fois) après ma messe. La fontaine a été achetée cent sous chez le marchand de faïence de la Grand'Rue, mais le robinet avec anneau fleurdelysé est un bijou Louis XVI; on l'a trouvé, paraît-il, dans la maison des Bournet de Verron, au fond d'un placard. J'ai avoué à Melle R[igolet]²... ma passion pour ce robinet; je lui ai dit avec toute la discrétion dont j'étais capable: «Je ne sais pas ce que je donnerais pour l'avoir; je ne peux plus m'en passer; rien au monde ne me rendrait plus heureux». L'allusion me semblait assez transparente. Mademoiselle n'a pas bronché. Que faire? Je ne peux pourtant pas mettre les points sur les i. J'ai de la délicatesse. Dois-je le voler? »³

Ce péché de concupiscence visuelle avoué fut-il pardonné? Voisin de l'Institut, l'abbé Pierre Vignot (1858-1921) est une des figures de Joigny qui fit sa réputation bien au-delà des frontières de son diocèse. Érudit, esthète, orateur et poète, il fit une « carrière » internationale et marqua pour longtemps les esprits jovinien⁴. Mais l'histoire ne dit pas si l'abbé obtint un jour l'objet de son désir et cet aveu inaugure la relation d'une somme de souvenirs, tantôt

1. – Institut Sainte-Alpais, 43-45-47 rue Montant-au-Palais. L'abbé Vignot habitait au 30.

2. – Il s'agit de Marie Rigolet, directrice de l'Institut Sainte-Alpais, à cette époque.

3. – *Les Cahiers de l'abbé Vignot* publiés par l'Abbé René Fourrey, éditions Spes, p.127.

4. – *Écho de Joigny* n° 11, p. 4-10 et *Le département de l'Yonne comme diocèse*, Tome 3, notice biographique, p. 388-389.

légers, tantôt graves des personnes de l'Institut Désir et principalement de l'une de ses « succursales », l'Institut Sainte-Alpais de Joigny, tous deux I.N.C.⁵

Des générations d'élèves et de professeurs se sont succédé de 1852, à Paris, à 1968, date à laquelle l'Institut Désir, ou plus précisément *la Société des humbles filles du Mont Calvaire de Notre Seigneur Jésus* a définitivement fermé ses portes et a fusionné avec la « *Société des Filles du Cœur de Marie, à cause de la pénurie des vocations et pour suivre les directives du Concile* ». ⁶

Nous avons, dans un article antérieur consacré à l'Institut Sainte-Alpais de Joigny, minutieusement consigné chaque indice, chaque signature, chaque témoignage afin que le lecteur puisse peut-être reconnaître un nom, un visage, une personne, avant que l'oubli ne les enfouisse à jamais. Ce sont des traces de la petite histoire, mais dont les Joviniens sont héritiers pour une part non négligeable. L'Institut Sainte-Alpais fut l'une des premières *filiales* créées par l'Institut Désir juste après l'ouverture de celles de Paris même, dans l'intention d'en faire un Institut modèle, un exemple d'école catholique, comprenant une *école professionnelle*, un *Institut Normal Catholique* d'enseignement pour les jeunes filles et un *Pensionnat Normal*, c'est-à-dire un vivier de vocations religieuses et éducatives, à l'instar d'un séminaire. De 1883 à 1900, l'Institut de Joigny acquit à la Société une quinzaine de vocations; ce projet ambitieux n'aboutit cependant pas dans sa totalité. Le rayonnement de cette école d'exception fut, lui, européen. Joigny, comme les autres filiales, en fut l'illustration. ⁷

Cet enseignement, fût-il privé, catholique et quelque peu réservé à l'élite, ne peut être oublié de l'histoire de la vie civile de Joigny, qu'il anima pendant plus de soixante ans. L'engagement dans la vie de la cité, de celles qui y furent élèves et professeurs fut à la hauteur de la volonté de Mademoiselle Adeline Désir. Nombre d'entre elles, devenues pédagogues à leur tour, ont probablement pensé un jour comme leur fondatrice :

« Je n'ai jamais envisagé la grandeur de ma tâche ou plutôt de ma mission, sans trembler à la pensée de la responsabilité qu'elle m'impose; j'ai compris par l'esprit de l'Évangile, par l'enseignement d'illustres maîtres et les inspirations de ma conscience, que c'est une noble et sainte mission que d'élever des créatures

5. - Cet article fait suite à celui de l'*Écho de Joigny* n° 72.

6. - Archives de l'Institut, compte rendu de la réunion des anciennes élèves du 17 mars 1968, à Paris, au cours Désir, alors installé rue de Rennes.

7. - A.D. Yonne PER 12/34 *La Semaine religieuse du diocèse de Sens et d'Auxerre*, année 1898 n° 27, p. 427. Les résultats au brevet et au brevet supérieur de l'année 1898 sont significatifs de ce large cercle de recrutement: trois joviniennes, trois icaunaises, une dijonnaise, une parisienne, une amiénoise, une londonienne. Les résultats aux examens de l'Institut Sainte-Alpais sont donnés tous les ans, et pour les premières années de l'Institut, dans un paragraphe distinct de celui des écoles dites « libres », preuve, s'il en fallait, que ces enseignantes n'étaient pas repérées comme congréganistes.

de Dieu capables de connaissance et de sagesse, de vérité et de lumière, d'imagination et de souvenir; que pour oser tenter d'user d'influence sur les âmes, les exciter au bien, assumer la responsabilité de les former à l'amour de ce qui est beau, à l'enthousiasme de ce qui est grand et généreux, il faudrait être soi-même à la hauteur d'une telle mission, d'un tel sacerdoce, et c'est ce qui m'a souvent effrayée.»⁸

Toutes ne sont pas devenues enseignantes. Toutes n'ont pas réagi à cette éducation de la même façon, réalisant ainsi d'ailleurs la volonté de leur fondatrice, chacune selon ses talents.

Simone de Beauvoir

Citons Simone de Beauvoir, élève de 1913 à 1925 de l'Institut Désir de la rue Jacob, à Paris, sans doute la plus célèbre et la plus subversive ancienne élève, mais incontournable de l'Institut Désir, marquée, malgré elle par cet enseignement d'excellence. Cette école «*prenait grand soin de se distinguer des établissements laïques où l'on orne les esprits sans former les âmes*»⁹. Elle s'y distingue, elle, par ses capacités intellectuelles précoces. Elle s'émancipera très rapidement et fera, aux côtés de Sartre, le parcours bien connu d'une femme pensante, sinon libre, du moins libérée, théoricienne importante du féminisme. Notre propos n'est pas d'en écrire une nouvelle biographie mais de rapporter quelques souvenirs de l'Institut, glanés dans ses écrits.

Dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, nous retiendrons deux anecdotes qu'elle raconte ainsi :

«*Chaque mercredi, chaque samedi, je participai pendant une heure à une cérémonie sacrée, dont la pompe transfigurait toute ma semaine. Les élèves s'asseyaient autour d'une table ovale; trônant dans une sorte de cathèdre, Mademoiselle Fayet présidait; du haut de son cadre, Adeline Désir, une bossue qu'on s'occupait en haut lieu de faire béatifier, nous surveillait*»¹⁰.

Mais nous ne savons pas qui fut l'hôte Thérèse qui l'accueillit à la descente du train à Joigny, un beau jour de septembre 1925 :

«*... j'avais dix-sept ans, et maman consentit à me mettre dans un train qui me conduirait directement de Paris à Joigny, où mes hôtes viendraient me chercher. [...] Thérèse m'attendait sur le quai. C'était une triste adolescente, orpheline de père, qui menait une existence endeuillée entre sa mère et une demi-douzaine de sœurs aînées. [...] Elle passait l'été dans un grand château de briques, assez beau, très lugubre, qu'entouraient d'admirables forêts. Dans les*

8. – Mademoiselle Adeline Désir, ouvrage cité, rapport 1859, p. 43.

9. – Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Folio Gallimard, 1958, p. 172.

10. – Ibidem.

hautes futaies, au flanc des coteaux couverts de vignobles, je découvris un automne nouveau: violet, orange, rouge, et tout barbouillé d'or»¹¹

Ce «Joigny d'or» là eut ainsi raison du fier caractère de la narratrice qui dut, cette fois, s'incliner.



Marguerite-Marie Dubois

Parmi les anciennes élèves les plus remarquables de cette époque, figure Marguerite Marie Dubois (1915 à Limoges-2011, à Paris). Bachelière à 15 ans, chercheuse universitaire brillamment éclectique, elle fut l'élève de René Huchon (1872-1940), premier spécialiste de l'anglais médiéval. L'élève ne tarda pas à dépasser le maître et cette spécialiste de l'histoire des langues, au-delà de l'anglais médiéval étudia les langues rares ou éteintes. Historienne, grammairienne, lexicographe, théologienne, romancière, nouvelliste, poète et même chanteuse lyrique pour le plaisir, elle fut surtout enseignante-chercheuse à la Sorbonne et dans les Grandes Écoles Supérieures. Elle est une référence pour tous les spécialistes de la langue anglaise, grammairiens, lexicographes et autres éminents philologues. Elle cumule les titres d'Officier de l'Ordre des Palmes académiques, de Membre de l'Académie italienne des Lettres et Arts et de Commandeur académique du Verbano (Italie).

Elle a, entre pléthore d'activités et responsabilités, dont celle de Présidente-fondatrice du Centre d'études médiévales anglaises (CEMA) et à la demande de Robert Schuman, organisé en 1950, avec l'aide des services de Jean Monnet et ceux de la présidence du Conseil de Georges Bidault, le Congrès International de Saint-Colomban de Luxeuil-lès-Bains. Cet événement fondateur de l'Europe réunit les dirigeants des huit nations en vue de la discussion du projet européen, sous couvert de festivités internationales en l'honneur de Saint Colomban¹². Elle écrivit à cette occasion une vie de Saint-Colomban de Luxeuil et un Mystère joué lors du congrès. Ces œuvres illustrent d'une façon très personnelle ce rassemblement et révèlent la marque de sa richesse d'esprit:

11. – Ibidem, p. 232 - 233.

12. – L'important article que lui consacre Wikipedia sur la «Toile» rend compte de la vie et de l'œuvre de cette femme.

l'œuvre évangélique de Saint-Colomban de Luxeuil fut, en Europe occidentale au VI^e siècle, capitale pour la conversion des populations germaniques, et la rechristianisation des campagnes. Il créa un monastère à Luxeuil-lès-bains et représente pour ceux qui voient en lui un vecteur pour la promotion d'une Europe unie aujourd'hui, un espoir de paix et de fraternité entre les peuples.

Ces deux œuvres sont presque anecdotiques, au regard de la production prestigieuse et foisonnante de cette femme aux multiples talents et à la personnalité aussi marquante que méconnue.

Jeanne Guyard

Nous avons déjà évoqué la fondatrice de l'Institut Sainte-Alpais, Jeanne Guyard et son action à Joigny. Elle fut directrice (Supérieure de la maison) de 1883 à 1907. Nous reproduisons ici les étapes de son parcours en religion et professionnel, extraites du journal de la Direction générale, recopiées en 1960 par la main anonyme de la biographe de Mademoiselle Guyard.

Diplômes

- 1875 [Mars] : Brevet élémentaire - Besançon
1878 Brevet supérieur - Paris

Parcours professionnel et religieux

- 1879 [25 nov.] Entrée à l'École normale (Noviciat)
1882 [7 juil.] Sortie du noviciat. Premiers vœux. La vie religieuse de Jeanne Guyard est placée sous le patronage de Sainte Catherine d'Alexandrie.¹³
1879-1882 Paris, rue Jacob. École normale. Chaville.
Du 25 novembre 1879 à octobre 1883, nous trouvons M^{lle} Guyard tantôt à l'École Normale de Chaville, tantôt à Paris, rue Jacob.
1883-1886 Joigny, chargée de la fondation et Supérieure.
1885 [4 sept.] Engagements perpétuels à Chaville.
1886-1887 Chaville
1887-1888 Paris, rue Jacob. Responsable des Salles d'études : Ste-Agnès, Ste-Thérèse, Ste-Catherine.
1885-1889 De 1885 à 1889, elle paraît à Chaville, puis à Paris. Retour à Chaville – Enfin, Joigny. Toutes ces allées et venues sont motivées par ses étapes religieuses, ou les décisions de ses supérieures.

13. – Dont elle porta le nom en religion.

- 1888 [15 oct.] Dixième année à Chaville
 1889 [22 juil.]
 1889-1907 Joigny, Supérieure
 1907-1921 Sens, chargée de la fondation de la Maison et Supérieure.
 1908 [2 oct.] Noces d'argent, rue Jacob
 1908 Assistante Générale & Première assistante en...¹⁴
 1921-1922 Paris, rue Jacob. Remplace la Directrice Générale,
 M^{lle} Kreyder, au repos dans le midi.
 1922 [11 août] Éluée Supérieure générale. En même temps, provisoirement,
 supérieure de la rue Jacob (4 octobre 1936 à juillet 1937)
 1929 [25 nov.] Noces d'or, rue Jacob
 1939 [24 juil.] Noces de diamant, rue Jacob
 1945 [8 mars] Décès, rue Jacob

✓ Décorations

- 1929 [1^{er} juin] Paris,
 Du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.
 «Mademoiselle Jeanne, Claude, Eugénie Guyard, ancienne
 Directrice de Maisons d'Education française à l'étranger et à
 Paris (services rendus à l'expansion française), est nommée
 Officier d'Académie.

Signé : Pierre Marraud

- 1931 [17 mai] Médaille Benemerenti¹⁵

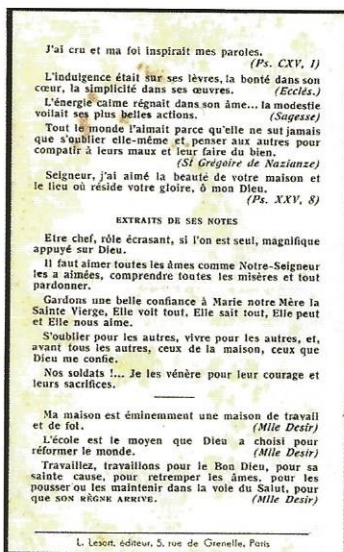


Image mortuaire
 Jeanne Guyard -
 Archives Désir,
 Paris

14. - La date est manquante.

15. - La Médaille **Benemerenti** est une décoration instituée par le pape Grégoire XVI, en 1832, destinée à être remise aux personnes qui ont rendu de longs et éminents services à l'Église catholique, à leur famille et à la collectivité.

Dans les dernières pages de sa biographie, sont reproduits les messages de condoléances, des plus hautes instances ecclésiastiques de la Chancellerie du Vatican aux plus humbles. Nous reproduisons ici les messages d'anciennes élèves de Joigny des années 1900 :

Montargis 19-4-1945

...Ce que Mademoiselle Guyard a été pour moi, et ce que je lui dois, Dieu seul le sait. La haute intelligence et sa foi ont illuminé ma jeunesse et que de réconfort dans les heures d'épreuve j'ai trouvé dans sa maternelle bonté ! Dieu l'a fait mise sur ma route et c'est une de ses grâces insignes ; je ne saurais assez l'en bénir. Tout son cœur était à Dieu et elle savait si bien communiquer cet amour à ceux qui avaient le bonheur de l'approcher ! Que de bien elle a fait en sa longue vie ! C'est les mains pleines qu'elle s'est présentée au Souverain Juge qu'elle a si bien et si généreusement servi...

Madame Lordonnois

Mademoiselle Guyard se conservait toujours la même, si bonne, si affectueuse et portant si allègrement son âge qu'il semblait que cela devait toujours durer ; nous sommes dans la consternation. Une amitié de 55 ans nous unissait, sans avoir jamais subi une ombre. C'était l'amie fidèle, la confidente toujours prête à consoler et à soutenir. Que de fois j'ai abusé de ses précieuses heures sans que jamais le plus petit signe ait manifesté son dérangement. Il semblait qu'elle n'ait rien autre chose à faire qu'à nous écouter.

Madame Aubertin

Cézy, le 1^{er} avril

Lorsque j'ai reçu le faire-part, j'ai prié pour ma chère Directrice, Mademoiselle Guyard qui a toujours été si bonne pour ses élèves et si dévouée. C'était une sainte, nous pourrons la prier d'intercéder pour nous.

Veuve Courtyllier.



Portrait Pierre Delinotte.¹⁶

Pierre Delinotte

La vie religieuse et jovinienne de Jeanne Guyard fut si liée à celle du premier aumônier de l'Institut, le chanoine Pierre Delinotte, qu'il est difficile de ne pas évoquer le personnage. Supérieur de l'école Saint-Jacques institution « voisine et collègue » à destination des jeunes gens, il facilita de sa seule présence, l'essaimage de l'Institut Désir à Joigny en rassurant Marthe Laval, Directrice Générale, sur la possibilité d'un ancrage durable dans l'Yonne.¹⁷ Jeune aumônier

de 34 ans en 1883, il est cependant assez mûr pour être rassurant et fraternel auprès de l'inexpérimentée directrice Jeanne Guyard, de dix ans, sa cadette.

Recours aussi discret que sûr et efficace, fidèle et constant, il suivit et guida la petite équipe dans tous ses projets, jusqu'au bout de ses forces. Il eut la même présence bienveillante auprès des élèves, les accompagnant dans les étapes humaines, scolaires et religieuses. *Le Pigeon Voyageur* emprunte souvent sa plume et témoigne du soin qu'il prend de ses protégées. Ce petit journal de l'Institut Sainte-Alpais, mensuel à portée interne et départementale, permettait de diffuser des échanges anonymes entre élèves, mais surtout de prodiguer de la part des enseignantes et de l'aumônier des « leçons » de morale, des exhortations à une vie chrétienne, des nouvelles de l'enseignement, des anciennes élèves et des familles. Seuls quelques exemplaires nous sont parvenus, heureusement sauvés de la disparition¹⁸. Ce journal a-t-il été pensé par les enseignantes, par leur aumônier, par les élèves elles-mêmes ou relève-t-il d'une démarche pédagogique participative entre enseignantes, aumônier et élèves ?

Nous avons relaté comment le chanoine Delinotte se réserva pendant une dizaine d'années le plaisir d'offrir en mai 1911 aux Demoiselles de l'Institut, le Christ trouvé dans un fossé qui, une fois restauré, prit place dans leur chapelle. Le chanoine vint souvent au 45 rue Montant-au-Palais pour échanger, témoigner ses encouragements et ses conseils, mener des conférences

16. – Photo extraite de l'éloge funèbre du chanoine Delinotte, par le chanoine Seguin, édité à Auxerre par l'imprimerie auxerroise, extraite de: Alype-Jean Noirot, *Le département de l'Yonne comme diocèse*, tome IV « Ils danseront les os broyés », p. 43.

17. – Voir *Écho de Joigny*, n° 72, p. 65.

18. – Ce journal de liaison entre les élèves de l'Institut a été retrouvé dans un grenier et sauvé de la destruction par Jean-Luc Dauphin, puis conservé par Nicole Hardouin. Nous les remercions tous deux vivement ; ce petit journal nous a permis de retrouver et d'identifier un certain nombre d'élèves.

les vœux les plus aimables, et donner des témoignages de vraie et fidèle affection. Le meilleur de ces témoignages, c'est la confusion avec laquelle plusieurs viennent chercher auprès de leurs anciens maîtres la consolation aux inévitables épreuves de la vie. Le Pigeon est flatté d'avoir presque dans toutes une place plutôt importante, des éloges qu'il accepte avec modestie mais qui rejoignent son cœur, parce qu'il pense qu'il est un peu utile... et c'est son rêve.

Le mariage d'Al. Coulin de Looze a été officiellement confirmé. C'est par un regrettable malentendu que le Pigeon était resté dans l'ignorance.

Quatre autres mariages à signaler : C. Moutardier, le 27 décembre ; J. Rabé et A. Courant, le 16 janvier ; M. Magnaire le 10. — Bonheur et prospérité aux nouveaux ménages. Que nos prières et celles de l'Eglise leur soient un gage de la bénédiction

divine.

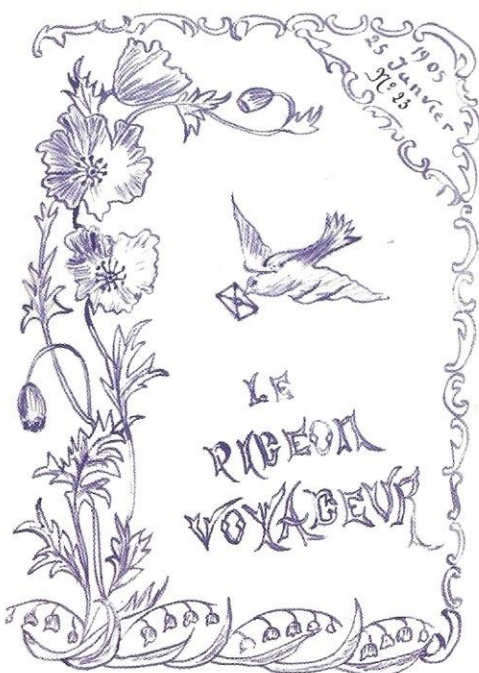
— Bien que nous ayons des visites charmantes à signaler, on nous pardonnera un silence commandé par la manque du papier.

Enseignement.

Francis. — Le résultat des examens trimestriels est resté dans une bonne moyenne. Ils n'ont pas donné toute la satisfaction qu'on attendait, mais le rapport du soin dans la forme et de l'application.

Musique. — Les 20, 21, 22 janv. de 1881 à 1882 ont eu lieu les matinées de musique. Celles des poètes et des poétesses ont fait bien plaisir ; mais le dimanche, celle des grandes a particulièrement témoigné d'un véritable progrès, et en adressant nos sincères félicitations aux exécutants, nous nous faisons l'écho de nos collègues entendus dans la nombreuse assistance.

Lois. — Les hommes volent, sont, avertis que la Vague de charité en projet pour le 6 mars.



Le Pigeon Voyageur

Causerie.

Mademoiselle, la récolte sera-t-elle bonne cette année ? — Oh ! madame, pour une année où il y a des pommes, il n'y a pas de pommes, mais pour une année où il n'y a pas de pommes, il y a des pommes.

Voilà, chères lectrices, une manière de parler toute normande. Si l'on demandait à une aimable paysanne du pays de Caux ce qu'elle pense des succès de la maison où se réfugie habituellement le Pigeon voyageur, elle se pencherait dans le cas de répondre : « Oh ! pour une année où il y a des brevets, il n'y a

pas de brevets ; mais pour une année où il n'y a pas de brevets, il y a des brevets. »

Volés Pigeon voyageur, quelle que soient les épreuves de la Normandie, n'ira jamais y fixer son séjour. Il est bourguignon avant tout, et ne pourrait pas s'habituer à ces formes de langage.

Un pigeon du reste, n'a qu'une parole. Sans cesse il recommence : simplicité, vérité, ébahi.

En félicitant les jeunes des succès obtenus récemment, nous ceux qui n'ont de mérite d'aucun débiteur, il recommandons à toutes la vraie franchise et l'aimable simplicité.

des habitantes de la Bourgogne. Si l'on nous reproche d'avoir une trop grande facilité de parole, il faut du moins forcer nos détracteurs à reconnaître que notre parole ne dissimule jamais, mais notre pensée.

Le Pigeon aime la droiture, la sincérité, la netteté dans les discours. Au besoin, pour se faire mieux comprendre, il se fera mathématicien et il vous dira : « Chères lectrices, faites en sorte qu'il y ait équation parfaite entre votre parole et votre pensée. Vous ne savez pas quelle estime et quelle confiance obtient une jeune fille dont les lèvres ne savent pas mentir. »

Mais le Pigeon parle, en ce moment,

comme à de jeunes normandes qui il voudrait guérir du défaut qu'elles tiennent de leur race. A des Bourguignonnes, c'est-il nécessaire de prêcher la simplicité, et à des bretonnes ne suffit-il pas de rappeler la parole de Notre-Seigneur : « Quand vous parlerez, vous direz : oui, oui ; non, non. »

Chronique locale

...Joigny... Joigny... Les portières d'envie, et nous descendons, encombrés de sacs, paraphrases, manuscrits, et c'est la rentrée de la Pimécôte. Il fait un froid vif, un temps d'hiver. Une Maitresse nous attend à la gare et après le baiser ébahi de la maman, un

pour les élèves et pour les Dames et même faire visiter par l'Archevêque, à l'impromptu, la maison dont il était aussi fier que du Séminaire. *Le Journal des Demoiselles* rend compte de la visite qu'il fit, accompagné de Monseigneur Ardin et d'un professeur de Saint-Jacques, M. Laborie, le 21 novembre 1894, avant même de rendre visite aux Dames du Sacré Cœur : Monseigneur tança gentiment Mademoiselle Guyard de ne s'être pas rendue à Cudot au pèlerinage de Sainte-Alpais où il l'avait vainement cherchée ce jour-là (3 novembre) et tint à rencontrer toutes les élèves et à leur accorder une promenade en récompense de leur sagesse, avant de se rendre rue Davier. Le soir même, le chanoine Delinotte se précipita chez Mademoiselle Guyard pour lui raconter la rencontre avec les Dames du Sacré Cœur. Jeanne Guyard rapporte, dans un compte rendu à sa direction, ses paroles :

«...et voilà que Monseigneur s'embarque à faire l'éloge de l'Institut pendant 20 minutes. Ces Dames n'avaient qu'à approuver. Puis il a annoncé ma visite pour demain. Si je me doutais que j'aurais pareil ambassadeur ! « Vous voilà bien annoncée », dit encore Mr. Delinotte. »

On sait comment, au moment de la séparation de l'Église et de l'État, Mademoiselle Guyard devint la confidente de nombreuses personnalités ecclésiastiques. Pierre Delinotte en fut-il ? c'est plus que probable, étant donné l'intimité de leur collaboration.

Le décès soudain du chanoine mit fin brutalement à cette précieuse et sereine entente d'une petite trentaine d'années avec l'Institut. L'équipe nombreuse au service des élèves cette année-là, était en deuil¹⁹. Le journal de la Direction Générale du 27 novembre 1911 relate :

« Service du regretté Mr Delinotte qui, depuis 1883, a été pour la maison de Joigny un vrai Père. Un intimement à toutes nos œuvres, il avait compris l'esprit de la Famille et avait dirigé avec elle plusieurs sérieuses vocations. De bien des côtés, des prières lui sont acquises. La présence de M[arthe Laval] remonte le courage des Joyniennes qui ne savent comment exprimer leur reconnaissance pour son immense bonté. »

Cinq jours plus tôt, elles avaient noté :

« On apprend la nouvelle de la mort de Mgr Ardin, Archevêque de Sens, qui a toujours été si paternellement bon pour Joigny et Sens... C'est lui qui nous a donné l'Œuvre des Tabernacles. On le recommande aux prières. »

Marthe Laval, arrivée de Paris pour les obsèques le 23 novembre, resta en effet à Joigny pour celles de Pierre Delinotte. Elle passa ces quelques jours à reconforter ses protégées de Joigny et de Sens.

19. - Le recensement de 1911 rend compte de cette équipe, en annexe.

Ce double deuil éprouva sincèrement la «*Famille*» qui non moins sincèrement, organisa trois semaines plus tard des réjouissances extraordinaires et européennes (participation d'une représentante au moins de chaque maison (France, Angleterre, Italie, Espagne, Suisse) qui se prolongèrent jusqu'au 31 décembre. Le compte rendu des festivités en l'honneur des soixante ans de prêtre de leur aumônier général, Louis Lantiez, fondateur avec Adeline Désir et Marthe Laval, de l'Institut, occupe une vingtaine de pages du Journal.

Marthe Chaton

Voici bientôt trente ans, s'éteignait une autre élève des années 1900, de l'Institut Sainte-Alpais, Marthe Chaton, plus connue sous son nom d'épouse, Vanneroy, dont l'amitié avec Jeanne Guyard fut précieuse.

Nous l'évoquons à nouveau. Nous l'avons trouvée pèlerine de Cudot²⁰. Nous connaissons son parcours, comment elle devint bibliothécaire de Joigny, comment elle sut enrichir la ville de Joigny du legs du Pasteur Vincent de Brion, rendant ainsi la bibliothèque riche d'un fonds des plus complets de l'histoire du protestantisme. À près de 80 ans, elle fonda l'Association Culturelle des Études de Joigny et en fut la première Présidente. Son discours inaugural du 26 octobre 1969 dans le salon de l'ancien Hôtel de Ville de Joigny²¹ est reproduit dans le premier *Écho de Joigny*. Elle y nomme tous ses compagnons et «*parrains*» des débuts, présents et absents et remercie tous ceux qui voudront bien l'aider dans la tâche.

Deux communications à l'occasion de son décès ont retenu notre attention:

Maurice Vallery Radot, évoque la joviniennne côtoyée au sein de l'ACEJ ; nous retiendrons ce passage :

« Il nous appartient désormais de garder précieusement le souvenir de cette femme charmante, douée d'une vive intelligence et d'une force de caractère peu commune, mais surtout dotée d'un enthousiasme inentamé par l'âge et combien communicatif... Enthousiaste, cette fine lettrée l'était à la manière dont l'entendaient les anciens grecs qui nous ont légué ce mot, l'un des plus beaux de la langue française. L'enthousiaste, c'est étymologiquement celui qui est habité par un dieu intérieur. »²²

Dans un article du Bulletin de la Société des Sciences de l'Yonne, notre président Jean-Luc Dauphin évoque à l'identique son chemin d'historienne amoureuse de Joigny. Il brosse un portrait de notre fondatrice (complété d'une bibliographie de ses travaux historiques) dont nous reproduisons ces lignes :

20. - *Écho de Joigny* n° 72, déjà cité.

21. - L'actuelle bibliothèque et prochaine médiathèque.

22. - *Écho de Joigny* n° 35, 1983, p. 3-4.

« Là [à Joigny], s'étant bénévolement chargée de réorganiser la bibliothèque municipale, elle découvrit avec bonheur les richesses d'un fonds longtemps négligé. Son grand savoir, son intuition de chercheuse lui permirent de rendre vie à ces archives joyniennes. Dès 1961, elle donna régulièrement à notre société des communications de qualité, consacrées le plus souvent à cette période de l'Histoire moderne qui l'attirait particulièrement. Grâce à elle, notre connaissance des comtes de Joigny ou des répercussions locales des guerres de Religion s'est enrichie et renouvelée. »²³

Monsieur Jacques Weiss, neveu de Marthe (Madeleine Chaton avait épousé M. Weiss), en réponse à notre demande, dans un courrier récent, a retracé pour nous un parcours plus personnel. « Marthe, nous écrit-il, a entouré sa vie d'une grande discrétion, que je me dois de respecter ». Nous reprenons ici les précieuses informations de son courrier pour évoquer sa vie.

Acte de naissance de Marthe Chaton - Registres d'état civil de la Ville de Joigny

N° 42.
Chaton
Marthe - Marie - Adèle.

Marée à Paris - 12° -
le 4 août 1923 avec
Maurice Hanneoy -
L'Officier de l'Etat-Civil,

Décédé à Joigny (forme)
le 18 janvier 1983,
Parton le 25-1-83
L'Officier d'Etat-Civil

L'an mil huit cent quatre-vingt-dix le sept juillet, à trois heures
et demie du soir, en l'hôtel de la mairie de la ville de Joigny, dé-
partement de l'Yonne; Devant nous, Louis Berthe, premier adjoint
au maire de cette ville, valablement pour remplir les fonctions d'officier de
l'état civil: A comparu: Charles César Chaton, âgé de quarante
ans, négociant en charbon, demeurant rue de Charanton, 290, à
Paris (dixième arrondissement); lequel nous a présenté un enfant
que nous avons reconnu être du sexe féminin, naissant le 4 août
et demie du matin au domicile de M^{me} Veuve Delcroix, propriétaire à
Joigny avenue Gambetta, 29, sa belle-mère, de lui comparant et de
Marthe Marie-Henriette Delcroix, âgée de vingt-huit ans, sans profession,
son épouse, demeurant avec lui auquel enfant il nous a déclaré
donner les prénoms de Marthe Marie-Adèle; Lesdite présentation
et déclaration faites en présence de Charles Chaton, âgé de cinquante-
quatre ans, propriétaire, maire de l'acte précédent, au 125 domicile et de
Louis Louis Delcroix, âgé de quarante ans, demeurant à la même adresse de Joigny;
La lecture faite du présent acte, le père se l'est fait et les témoins ont signé avec nous.

Chaton
Berthe
Delcroix
Delcroix



Marthe Chaton, sa sœur Madeleine, Henriette et Marie-Louise Barbier, voisines - Photo aimablement communiquée par Monsieur Charles Weiss, neveu de M. Chaton.

Marthe naît en 1890 à Joigny, au domicile de sa grand-mère maternelle, chez qui elle passera ses 15 premières années et ses vacances jusqu'en 1915.

Elle y vit jusqu'à l'obtention de son brevet élémentaire qu'elle passe et réussit à Auxerre, comme nous l'apprend le numéro 28 du *Pigeon voyageur* daté de juin 1905.

Son père, Charles Chaton, issu d'une famille de marchands de bois de Charny et La Ferté-Loupière, dirige à Paris une société de commission en charbon de bois. Sa mère, issue d'une famille très nombreuse de fabricants de charbon de bois à Chailley (village qui fit sa fortune au XIX^e siècle de l'approvisionnement de Paris).

La famille bourgeoise compte de nombreux cousins à Paris. Marthe commence sa scolarité à Joigny, à l'Institut sainte-Alpais, là où sa mère, Marthe Delécolle, avait été en son temps élève de Philippine Décombard.²⁴ Mademoiselle Guyard en est alors directrice.

Brevet élémentaire en poche, Marthe continue ses études à Paris, au Cours Désir, 39 rue Jacob, et obtient le brevet supérieur en 1907. À 17 ans, elle aide son père, alors âgé de 62 ans, à la gestion de l'entreprise Chaton, tout en menant la vie d'une jeune fille de bonne famille (lecture, piano aux Billettes, harmonium à la paroisse). Elle entretient des liens familiaux rend visite à la famille, aux amis...

En 1912, la société Chaton est en difficultés, suite au développement du gaz et de l'électricité. Mademoiselle Guyard, avec qui elle restera toujours en relation étroite, lui adresse, entre 1912 et 1919 des élèves de la rue Jacob, autant qu'elle en désirera, pour des leçons particulières au moment où la faillite de l'entreprise paternelle trouble l'équilibre financier de la famille. Marthe, à l'exemple d'Adeline Désir en 1839, va alors sillonner Paris, en métro, de 2 à 3 heures par jour, pour donner ses cours et aider ainsi sa famille. Comme Adeline Désir, dont elle porte le prénom, et comme elle, fille aînée du couple parental, elle est un temps le soutien familial et reste fidèle à sa vocation de pédagogue. Mais au contraire d'Adeline, Marthe ne choisit pas le célibat.

24. - Voir *Écho de Joigny*, n°72.



Madame Vanneroy à Sarlat - Photo communiquée par Monsieur Jacques Weiss, neveu de Marthe Chaton.

En 1917, elle vit un drame : le jeune homme avec lequel elle projetait de se marier disparaît au Chemin des Dames. Marthe se ressaisit et décide de reprendre des études, seule, profitant de ses heures de métro. Elle apprend le latin, passe le baccalauréat et obtient une licence d'histoire à la Sorbonne.

Elle se marie le 4 août 1921 avec un instituteur, monsieur Maurice Vanneroy (1884-1960), à Montparnasse.

Dès 1922, le couple part pour Tananarive, où Marthe est nommée directrice du lycée Jules Ferry. Un fils naît en 1923 (décédé en 1993).

Les Vanneroy rentrent en France en 1932 et s'installent en région parisienne.

Ils partent pour Sarlat vers 1936 et exploitent une propriété de polyculture pendant vingt ans.

Ils reviennent à Joigny en 1956 et Marthe intègre aussitôt le poste de bibliothécaire vacant. Son activité devient alors essentiellement jovinienne.

Elle a laissé à sa famille, nous dit M. Weiss, l'image d'une femme intelligente et cultivée, sans pédanterie, qui se plaçait toujours au niveau de ses interlocuteurs, avec sympathie.

C'est à Joigny qu'elle décida d'être inhumée avec son mari.²⁵



Madame Vanneroy, au cours d'un rassemblement des anciennes élèves du Petit Institut de Joigny, avant 1970, à l'école Sainte-Thérèse de Joigny, boulevard du Nord - Archives ACEJ. Institut Sainte-Alpais (don de M. Thérèse Milet).

25. - Premier cimetière, Carré 9, concession n° 46.

Sur la photo ci-contre, au milieu, on reconnaît, chapeautée, Marthe Vaneroy. À sa droite, M^{lle} Marcelle Martin, professeur maths et sciences, au cours d'un rassemblement d'anciennes élèves, à Joigny, à l'école Sainte-Thérèse, avant 1970.

Deux autres anciennes élèves de Sainte-Alpais et adhérentes de notre association ont pris chacune des responsabilités au Conseil d'Administration de l'A.C.E.J :

- **Madame Moulin (née Solange Mercier)**, Jovinienne par ses racines, fut présente aux premières heures de la création des Amis du Vieux Villeneuve-sur-Yonne, cité où, avec son époux elle tenait un commerce. Revenue vivre à Joigny à l'heure de la retraite, elle devint la dévouée archiviste de l'Association culturelle et d'études de Joigny ; elle nous a quittés en 2004, après avoir longtemps assuré la responsabilité de l'amicale des anciennes élèves de Sainte-Alpais et conservé jusqu'à son décès les archives de l'Institut Sainte-Alpais ;

- **Marguerite Prinnet**, qui fut professeur d'anglais et historienne de l'art avec sa thèse : « *Les secrets de l'armoire à linge* » consacrée au damas de lin historié du XVI^e au XIX^e siècle. Elle était restée très attachée à Joigny où elle passait ses étés. Nous lui devons notamment la première communication du microfilm du fameux Livre d'architecture de Jean Chéreau conservé à la bibliothèque de Gdansk. Notre président d'honneur Bernard Fleury fit l'éloge de sa détermination, de son énergie et de son attachement à l'association lors de ses funérailles, en 2007.

Nous remercions particulièrement Mademoiselle **Marie-Thérèse Milet**, qui fêtera ses 90 ans en février prochain et qui nous a confié ses nombreux souvenirs d'élève et de professeur de lettres classiques au Petit Institut de Joigny, de ses professeurs et de ses pensionnaires. Ses anciennes élèves, que nous avons interrogées, évoquent avec grand plaisir ses cours de français et de latin, si passionnants qu'elles échangeaient entre elles des messages rédigés dans la langue de César ! Mademoiselle Milet a conservé longtemps la missive que lui avait adressée Marie-Madeleine Pascal (Madame Viry) et reçoit encore chaque année pour les vœux une cinquantaine de témoignages amicaux.

Elisabeth Nicot a conservé une image pieuse de son affiliation à la Confrérie de Notre Dame des 7 douleurs et se rappelle les noms des compagnes pour qui elle devait prier.²⁶

26. - Nous la remercions particulièrement du don qu'elle nous'en a fait et qui constitue un élément des archives de l'Institut Sainte-Alpais.

1946

Congrégation des Enfants de Marie de Notre-Dame des Douleurs



Marie est vraiment
la Reine des Mar-
tyrs, car c'est l'a-
mour pour son Fils
qui est la cause de
ses douleurs, et cet
amour est incom-
mensurable.

Tanqueray.

M^{lle} *Elisabeth Nicot*
aura à honorer la S^{te} Douleur de la T. Ste Vierge
et à prier pour :

M^{lle} *Marie Salardi*
M^{lle} *Lucile Remy*
M^{lle} *Gueneve P. Lambert*
M^{lle} *Marie Vierge Napuano*
M^{lle} *Emma Tourist*
M^{lle} *Jacqueline P. Lambert*

Fête des Présents : Vigile de Noël.
Heure de Consolat à la S^{te} Vierge : Vend. Saint
Fête des Félicitations : Vigile de Pâques.

Avis

1. Consulter le Manuel des Enfants de Marie :
page 7, pour les fêtes de la Congrégation ;
page 116 et suiv. pour les Ind. à gagner ;
page 135, pour la Retraite du mois.
2. Au décès d'une Associée, avertir la Secrétaire, pour assurer à la défunte les Messes auxquelles elle a droit, et la demande de prières de toutes les Associées.

Douleurs de la Très Sainte Vierge

1. *Prophétie de Siméon.*
Nous offrir à Dieu par les mains de Marie.
2. *Fuite en Egypte.*
Prier pour les exilés, les pèlerins, les voyageurs.
3. *Perte de Jésus.*
Prier pour ceux qui ont eu le malheur de perdre la grâce divine.
4. *Rencontre de Jésus.*
Par notre compassion, nos soins, nos prières, nous efforcer de soulager tous ceux qui souffrent.
5. *Crucifiement.*
Rester fermement unies à Jésus et à Marie dans nos épreuves.
6. *Descente de Croix.*
Vénérer avec Marie les plaies sacrées de Jésus.
7. *Notre Seigneur au Tombeau.*
Confiance invincible en Dieu : après la croix, la résurrection et le triomphe.

Image pieuse de la Congrégation des Enfants de Marie de Notre Dame des Douleurs - Archives ACEJ. Institut Sainte-Alpais (don d'Elisabeth Nicot)

Elle raconte le vouvoiement obligatoire entre élèves - et respecté - du moins dans l'enceinte de l'Institut, les chansons dans la cour de récréation où le mot « amour » était proscrit. Elle évoque en souriant qu'elle et ses compagnes chantaient à tue-tête, pour faire enrager la surveillante, « *la Ja a bleue* » chanson qu'on ne pouvait interdire, puisqu'exempte du mot tabou. Elle raconte comment, pendant la guerre, elle se rendait depuis chez elle à Joigny à bicyclette avec sa sœur : disposant d'un seul engin, pour s'économiser, elles avaient mis au point un système de relais. L'une empruntait le vélo pour quelques centaines de mètres dûment calculées, le posait dans le fossé pour que sa sœur le récupère au passage et roule son quota de route et ainsi de suite jusqu'à l'Institut, où se souvient-elle, elles parvenaient un peu moins fatiguées.

M^{lle} Milet évoque un autre souvenir de classe pendant la guerre : afin de réduire un peu la durée du cours de maths, la littéraire Marie-Thérèse, avec l'une de ses camarades de classe, Claude Lallemand, la fille du pharmacien, lançait la discussion sur la guerre et informaient M^{lle} Martin des événements récents. Les religieuses, dit-elle, n'étaient pas très informées et étaient attentives. Le cours de maths passait plus vite.

Une année seulement parfois passée à l'Institut suffisait à marquer certaines pour la vie. C'est ainsi que les anciennes élèves l'expriment dans les comptes rendus des rencontres de l'Institut Sainte-Alpais. Les nouvelles échangées témoignaient de l'amitié tangible et durable et la messe qui les réunissait avant les agapes des retrouvailles donnait à leurs rencontres la dimension universelle.

Julie Rigolet, centenaire en 1975, témoigne :

« Il m'est toujours agréable de recevoir de bonnes nouvelles de mes bons amis de Joigny et de mon cher Institut. Non seulement je suis sûrement la doyenne des élèves, mais à ma première année de classe, en 1881, je pense, l'Institut n'existait pas encore. C'est en 1883 que Mademoiselle Guyard est venue à Joigny y créer l'Institut Sainte-Alpais. J'ai commencé dans ce pensionnat avec Mesdemoiselles Durand et Décombard. Je suis tombée malade assez longtemps et lorsque je suis retournée en classe, c'était Mademoiselle Guyard pour qui j'ai conservé une si grande affection... Ah ! Que je voudrais bien pouvoir parler de toutes mes bonnes maîtresses... »²⁷

L'année 1994, les anciennes de l'Institut Sainte-Alpais ont les honneurs du journal local, *l'Yonne Républicaine*, daté du 30 janvier. Elles ont rendu hommage, le 27, à Mademoiselle Martin, ancienne enseignante de sciences et longtemps

animatrice de l'amicale des anciennes élèves, décédée en septembre, l'année précédente, à 99 ans. Elles décident, au cours du déjeuner qui suit au presbytère de Saint-Jean, de se retrouver désormais à nouveau tous les ans.

JOIGNY

Les anciennes de Sainte-Alpais se retrouvent trente ans après



Photo extraite de l'article de *l'Yonne Républicaine* du 30 janvier 1994 - Archives ACEJ. Institut Sainte-Alpais (don de M. Thérèse Milet)

On devine sur le cliché :

1 Françoise Vallée – 2 Suzanne Bodineau, ép. Jeandot – 4 Elisabeth Verkholetoff de Préaux – 5 Gilberte Préjean, ép. Branger – 6 Thérèse Frapin – 7 Germaine Popet.

Le journal quotidien tenu soigneusement par la Direction Générale de Paris, du 12 mars 1923 décrit ainsi

27. – Archives de l'Institut Sainte-Alpais. Compte rendu de la rencontre de 1975.

larges bords, que le prélat, venu depuis l'école Saint-Jacques dire la messe à l'institut, déposait le temps de l'office. Innocent (?), il regagnait l'école Saint-Jacques, facteur involontaire de billets clandestins destinés aux jeunes correspondants qui usaient alors du même stratagème pour répondre...

Le ton est donné. Les retrouvailles sont un moment fort. L'émotion est réelle et le style non dénué d'humour et de sagesse, malgré les épreuves. L'enthousiasme est ardent, comme à chaque réunion, depuis 1968!³¹ à Paris, date du premier rassemblement après la dissolution de la congrégation, jusqu'en 2001, apparemment, le dernier, à Joigny où les rangs sont pointillés des ombres des absentes.

Photos de groupe des professeurs, élèves, et anciennes élèves de l'Institut Sainte-Alpais

Certaines photos sont conservées, annotées ou non des identités de celles qui posent complaisamment, comme au temps de leur scolarité passée. Nous en avons sélectionné quelques unes, représentatives des générations d'élèves.³²



Enseignantes avant 1933 - Archives ACEJ, Institut Sainte-Alpais (don de M. Thérèse Milet)

Enseignantes, avant 1933

Ce cliché pâli par les ans présente la petite équipe enseignante d'avant 1933, année du décès de **4/Mademoiselle Blondeau**, morte à 45 ans, le 4 juillet cette année-là et inhumée à Joigny, dans le carré réservé à l'Institut³³. Née à Paris, le 8 février 1888 elle fut remarquée de la Direction Générale pour le dévouement dont elle faisait preuve à Joigny depuis plus de 10 ans.

1/Mademoiselle Marcelle Martin déjà évoquée, enseigna à Sainte-Alpais les maths et les sciences, devint Directrice des études (la directrice ou supérieur de l'établissement, à cette époque, n'avait pas les diplômes requis par l'État pour diriger un établissement d'enseignement) et prit ensuite la responsabilité de l'amicale des anciennes élèves jusqu'à son décès.

31. - Date à laquelle Mademoiselle Thillièrre, ancienne directrice générale, annonçait la fusion de l'Institut Désir avec la *Société des filles du Cœur de Marie*.

32. - D'autres photographies, nombreuses, ne sont pas reproduites ici ; elles sont disponibles à la consultation au siège de l'A.C.E.J., 6 place du Général Valet. D'autre part, pour plus de lisibilité des noms d'élèves, nous avons sélectionné « en gras » les personnes évoquées.

33. - Joigny, 2^e cimetière, concession 564 bis.

2/Mademoiselle Lucie Briant enseignait le catéchisme. Elle était née à Paris le 20 août 1872. Elle apporta beaucoup par ses «petits cours» à l'Institut et mourut à Joigny le 24 novembre 1942. Elle repose avec ses compagnes au cimetière de la ville,

3/Mademoiselle Germaine Bertin, fille de cultivateurs, originaire des Baudières (12 septembre 1883), était surveillante et institutrice des «petites». Elle rejoignit la Direction Générale et mourut le 23 janvier 1953. Elle est inhumée au cimetière de Chaville, où se situait le *Pensionnat Normal* (=noviciat) et la maison de retraite des Demoiselles.

5/Mademoiselle Joséphine Fréchet, naquit à Guerchy le 20 avril 1871. Ancienne élève de l'Institut Sainte-Alpais, elle avait obtenu son brevet de capacité en juillet 1888 et son brevet supérieur l'année suivante.³⁴ Elle cumulait alors les fonctions de Directrice (Supérieure de la «Maison») et d'économe depuis le début d'année 1923, selon les directives de la Direction Générale pour une «maison» de moins de six religieuses.

6/Mademoiselle Marguerite Mervant, originaire du Jura (Macornay, 1893), enseignait l'allemand qu'elle avait auparavant perfectionné au cours de ses étapes religieuses et de formation, à l'Institut Normal Catholique de Fribourg (Suisse). Elle n'avait, dit-on, aucune autorité.

Toutes étaient religieuses en secret.



34. – A.D.Yonne PER 12/24 La semaine religieuse n° 28 du 14 juillet 1888.

Au temps de leur scolarité, les élèves.

Sous les tilleuls de la cour de récréation, assises sur un des bancs de pierre

Institut Sainte-Alpais année 1936



Archives ACEJ. Institut Sainte-Alpais (don de M. Thérèse Milet)

1/ Annie Fromentin - 2/ Marguerite Quilain - 3/ Hélène Bouvret - 4/ Christiane Drouard - 5/ Marie-Thérèse Guibert - 6/ Jacqueline Dornier - 7/ Paule-Marie Raufaste - 8/ Madeleine Bertin - 9/ Marie-Thérèse Lefebvre - 10/ Marguerite-Marie Nicot - 11/ Suzanne Bodineau - 12/? - 13/ Gilberte Piron - 14/ Rolande Piron - 15/ Marie-Thérèse Milet - 16/ Jeanne Quilain - 17/ Marie-Cécile Jeandot - 18/ Marie-Thérèse Hardy - 19/ Jacqueline Bonnetat - 20/ Colette Favret - 21/ Odette Bourgeois.

Les photos de classe prises pendant la guerre sont parvenues jusqu'à nous. Deux clichés pour cette année-là distinguent les « grandes » des « petites ». Ce fut, pour Marie-Thérèse Milet, la dernière année de scolarité avant celle du baccalauréat et ses années d'enseignement. Edéa Noli, d'origine italienne, assise à ses côtés, devint, comme elle, professeur.

M^{elle} Broudin enseignait la musique. Marie-Joseph Jolly excellait au piano. Les deux sœurs Armelle et Diane de Cugnac habitaient le château de Saint-Loup d'Ordon.

Institut Sainte-Alpais - Les "Grandes" 1941-1942



Archives ACEJ. Institut Sainte-Alpais (don de M. Thérèse Milet)

1/ Annie Fromentin (?) - 2/? - 3/ Armelle ou Diane de Cugnac - 4/ Marguerite Tissier - 5/? - 6/? - 7/? - 8/ Mady Naudet - 9/? - 10/ Marie-Thérèse Maquaire - 11/ Marie-Joseph Jolly, ép. Fourrey - 12/? - 13/? - 14/? - 15/ Jacqueline Dornier, ép. Demortain - 16/ Diane ou Armelle de Cugnac - 17/? - 18/? - 19/ Monique Valet - 20/ Marguerite-Marie Nicot - 21/ Elisabeth Nicot - 22/ Édith Jeandot, ép. Muttelet - 23/? - 24/? - 25/ Raymonde Moreau - 26/ Françoise Rogier, ép. Guillerme - 27/? - 28/? - 29/ Marie-Thérèse Fromentin - 30/ Marie-Madeleine Pascal, ép. Viry - 31/ Ginette Vallée - 32/? - 33/ Brigitte Couturier - 34/ Thérèse Gasteau, ép. Strobel - 35/ Édith Thomas, ép. Barroch - 36/? - 37/ Léa Noli - 38/? - 39/ M^{elle} Broudin - 40/ M^{elle} Marguerite Mervant - 41/ M^{elle} Germaine Bertin - 42/ M^{elle} Marcelle Martin - 43/ M^{elle} Berthe Dussaussois - 44/ Marguerite Prinnet - 45/? - 46/ Édéa Noli, ép. Bohler - 47/ Marie-Thérèse Milet - 48/ Denise Picq - 49/ Marie-Claude Challe - 50/? - 51/ Odile Malbec - 52/? - 53/ Denise Bouquin.

Institut Sainte-Alpais - Les "Petites" 1941-1942



Archives ACEJ. Institut Sainte-Alpais (don de M. Thérèse Milet)

1/? - 2/ Marie-Claire Verkholetoff de Preaux - 3/? - 4/? - 5/ Françoise Lefébvre, ép. Morisson - 6/ Anne-Marie Challe - 7/ Céline Labarbe - 8/ Annie Breton - 9/? - 10/ France-Marie Fady - 11/ Claude Couturier - 12/ Anne Édith Thomas - 13/ Elisabeth Verkholetoff de Preaux - 14/ Jacqueline François, ép. Kennedy - 15/ Odette Franjou - 16/ Claude Colinot - 17/ Brigitte Thomas - 18/? - 19/ Jacqueline Jossot - 20/ Françoise Barde - 21/? - 22/? - 23/ Françoise Livernette - 24/? - 25/? - 26/ M^{elle} Berthe Dussaussois - 27/ M^{elle} Marguerite Mutel - 28/ Agnès Deruette - 29/ Jacqueline Hagenbach ? - 30/? - 31/? - 32/? - 33/?.

Institut Sainte-Alpais - 1944-1945



Archives ACEJ. Institut Sainte-Alpais (don de M. Thérèse Milet)

Cette photographie a été prise la dernière année de fonctionnement de l'Institut Sainte-Alpais à Joigny

1/Mademoiselle Barré - 2/Chantal Breton - 3/Marie-Paule Grandvaux - 4/Agnès Deruette - 5/Marie-Claude Lechien - 6/Jeanine Briat - 7/Monique Fort - 8/Yvette Bernard - 9/Jeanine Paris - 10/Jean-Claude Jeandot - 11/Mademoiselle Marguerite Mutel - 12/Monique Colombo - 13/Jacqueline Huet - 14/Simone Maquaire? - 15/Christine Cordeba - 16/Édith Thomas - 17/Georgette Michel - 18/Raymonde Decroix - 19/Christiane Bernard - 20/Mireille Pauvarel - 21/Jacqueline Hagenbach - 22/Marie-Hélène Moulle - 23/Marie-José Dezingue - 24/France Hérico - 25/Mademoiselle Berthe Dussaussois - 26/Marie-Thérèse Lechien - 27/Marie-France Thomas - 28/Françoise Livernette - 29/? - 30/Alain Thomas.

N.B.: Hélène Cordéba, sœur jumelle de Christiane Cordéba (15) et Martine Clidière étaient élèves cette année-là, mais sont absentes de la photo. Mademoiselle Dussaussois était directrice. Mesdemoiselles Mutel et Barré la secondaient. M^{elle} Barré prendra la direction du Cours Sainte-Alpais jusqu'en 1947.

Deux photos de rassemblements d'anciennes élèves, à plus de 60 ans d'intervalle.

Celui-ci, de 1933, à Joigny, à l'Institut Sainte-Alpais, fut-il le premier ? Les anciennes élèves et les futures, assises sur les genoux de leur mère, posent devant le balcon où courait jadis la glycine, dans la cour pavée du n° 47 de la rue Montant-au-Palais. Au premier rang, à la gauche de Mademoiselle Joséphine Fréchet, une partie des religieuses enseignantes, venues à Joigny ce jour-là, dont Léonie Barbier n° 57), religieuse de la *Société des Humbles filles*... tante de Françoise Barbier.

Institut Sainte-Alpais - 1933



Archives ACEJ. Institut Sainte-Alpais (don de M. Thérèse Milet)

1/ Marie-Thérèse Fréchet - 2/ Paulette Roblot - 3/ Geneviève Jaupître - 4/ France Lavau - 5/ Marie-Thérèse Chambon - 6/ Gilberte Lange - 7/ Simone Aléonard - 8/ Madeleine Putelat - 9/ Line Coulon - 10/ Françoise Barbier - 11/ Antoinette Feneux - 12/ Jeanne Maitre - 13/ Françoise Coulon - 14/ Marie Gasteau - 15/ Germaine Popet - 16/ Odile Gavet - 17/ Andrée Rigolet - 18/ Armande Rigolet - 19/ Marie-Antoinette Gavet - 20/ Charlotte Trouillet, ép Chenet - 21/ M^{me} Meignen - 22/ M^{me} Bodineau - 23/ M^{lle} Delahaye - 24/ M^{me} Denizot-Rogier - 25/ M^{me} Ablon - 26/ Marie Victorine Mouchon, ép Denis - 27/ M^{me} Coquet-Roze - 28/ Odette Lavollée - 29/ Marie-Blanche Piart, ép. Feneux - 30/? - 31/ M^{lle} Bréant - 32/ Mademoiselle Duquesne - 33/ Louise Mallet - 34/ Marie-Louise Barbier - 35/ Denise Trouillet ép. Challe - 36/ Annie Challe - 37/? Trouillet - 38/? - 39/ Amélie Gasteau - 40/ M^{me} Hoppenot - 41/? - 42/ M^{me} Breuillet - 43/ M^{me} Lonjumeau - 44/? - 45/? - 46/? - 47/? - 48/? - 49/? - 50/ Anne Challe - 51/ Marie-Claude Challe - 52/ M^{lle} Joséphine Fréchet - 53/ M^{lle} Jeanne Guyard - 54/? - 55/? - 56/ M^{lle} Briant - 57/ Léonie Barbier.

6 avril 1995



Archives ACEJ. Institut Sainte-Alpais (don de M. Thérèse Milet)

1/Denise Gavet, ép. Lux - 2/Marie-Louise Denis, ép. Devos - 3/Françoise Coulon, ép. Leclerc - 4/Germaine Popet - 5/Marguerite Prinnet - 6/Juliette Lebœuf - 7/Suzanne Daney, ép. Riquier - 8/Nelly Dornier, Sœur Bernadette - 9/Simone Convert, ép. Laurent - 10/ Anne-Marie Fillot, ép. Kerbois - 11/ Anne-Marie Coulon, ép. Bertrand - 12/Marie-Madeleine Pascal, ép. Viry - 13/Ginette Vallée - 14/ Jeannette Bucher - 15/Solange Mercier, ép. Moulin - 16/Jacqueline Dornier, ép. Demortain - 17/Odette Lavollée, ép. Douet - 18/Suzanne Bodineau, ép. Jeandot - 19/ Anne-Marie Champarnaud, ép. Ducet - 20/Gilberte Préjean, ép. Branger - 21/Colette Courtillier, ép. Fillot - 22/Elisabeth Verkholetoff de Preaux - 23/Marie-Thérèse Milet - 24/Françoise Lechien - 25/Marie-Josèphe Bresson, ép. Simon - 26/Nicole Bohler, ép. Paquet - 27/Marthe Lordonnois - 28/Marie-Thérèse Maquaire, ép. Crépin - 29/Odette Franjou, ép. Collet - 30/Simone Franjou, ép. André-Croesi.

Sur la photographie du 6 avril 1995, on compte une trentaine d'anciennes. Certaines d'entre elles, citées au cours de cet article sont présentes. Le rassemblement eut lieu au presbytère de l'église Saint-Jean.

Les anciennes et les autres, présentes pour témoigner...

D'anciennes élèves pourraient encore évoquer leurs souvenirs. Toutes ne sont pas en assez bonne santé pour raconter, toutes n'ont pas accepté de parler, rendant le témoignage de celles qui ont accepté d'autant plus précieux.

Mesdames Marie-Thérèse Milet, Marie-Madeleine Pascal-Viry, Elisabeth Nicot, Colette Courtillier-Fillot, Suzanne Bodineau-Jeandot, Suzon Breuillet, Ginette Barde, Maryse Cordier, Michelle Cassemiche ont témoigné ou, d'une manière ou d'une autre, participé à ces recherches. Certaines ont aimablement accepté de poser pour nous.



De gauche à droite : Marie-Thérèse Milet, Elisabeth Nicot, Madeleine Pascal Viry - Clichés Elisabeth Chat

Qu'elles soient toutes ici chaleureusement remerciées.



ANNEXES

Nous avons relevé les recensements disponibles aux archives départementales de l'Yonne. Seules les enseignantes de l'Institut Sainte-Alpais de Joigny pour les années 1911, 1921, 1926, 1931 et 1936 y sont dénombrées. Les élèves en sont absentes.

Ces documents présentent le personnel présent, enseignant et personnel de services.

Une mention du document précise : *Toutes les personnes inscrites, sauf mention contraire, sont célibataires et françaises. La Directrice est à chaque fois l'employeur unique.*

Recensement 1911

Prénom	Nom	Métier & fonction	Naissance Année & Lieu
Marie	Rigolet	Chef & institutrice	1875 Aillant-sur-Tholon
Marie	Timon	Econome	1855 Joigny
Thérèse	Prin	institutrice	1875 Piffonds
Louise	Guyon	institutrice	1889 Nevers
Odile	Guebel	institutrice	1890 Paris
Marie	Léchéré	institutrice	1887 Bléneau
Marie	Richard	institutrice	1881 Auxerre
Elisabeth	Carlier	institutrice	1846 Meaux
Marie	Bouquerel	institutrice	1868 Paris
Jeanne	Denfer	institutrice	1874 Paris
Marie	Virally	institutrice	1872 Lyon
Marie	Roux	institutrice	1889 Mur de Berrez (Aveyron)
Elisabeth	Roux	employée	1868 Bordeaux
Judith	Dubiez	employée	1880 Clichy
Anne	Guillaume	femme de chambre	1891 Joigny
Marie	Moutardier	femme de chambre	1893 Volgré
Arthemise	Lechien	femme de chambre	1890 Bassou
Mariette	Croiset	domestique	1897 Bassou
Alphonsine	Guillaume	cuisinière	1869 Précy-sur-Vrin
Marie	Tassu	amie de la directrice, sans prof.	1857 Paris
Julie	Varnet	amie de la directrice, sans prof.	1878 Annie Fontaine (Aisne)
Angèle	Bardet	amie de la directrice, sans prof.	1887 Les Clérimois (Yonne)
Madeleine	Magnien	sans profession	1888 Montbard

Recensement 1921

Prénom	Nom	Métier & fonction	Naissance	Année & Lieu
Marie Louise	Rigolet	institutrice libre (Patron)	1875	Aillant-sur-Tholon
Lucienne	Guyon	institutrice libre	1895	Auxerre
Louisa	Guyon	institutrice libre	1889	Nevers
Marguerite	Poulet	institutrice libre	1883	Constantine
Germaine	Bertin	institutrice libre	1883	Héry (Yonne)
Blanche	Jacquet	employée	1876	Bray-sur-Marne
Jacques	Jacquet	cuisinier	1877	Baugy (Cher)
Renée	Guillet	domestique	1907	Beaumont
Marie	Marot	institutrice libre	1903	Sauville
Clémence	Virally	institutrice libre	1872	Lyon
Elisabeth	Carlier	institutrice libre	1846	Meaux
Marie	Garnier	institutrice libre	1856	Paris
Reine	Noël	institutrice libre	1878	Devant-lès-Ponts (Metz)
Nathalie	Blondeau	institutrice libre	1888	Paris

Recensement 1926

Prénom	Nom	Métier & fonction	Naissance	Année & Lieu
Joséphine	Frechot	Directrice	1871	Guerchy
Marguerite	Poulet	Professeur	1895	Constantine
Maria	Priolland	Surveillante	1908	Guingand (Côtes du nord)
Louise	Pinot	Professeur	1867	Paris
Joséphine	Blondeau	Institutrice	1888	Paris
Anne-Marie	Coutrieures	Institutrice	1876	Boubriac (Côtes du Nord)
Jeanne	Lapeyre	Institutrice	1878	Cadillac (Gironde)
Lucie	Brillant	Institutrice	1872	Paris
Amélie	Augier	Institutrice	1877	Ronchamps (Hte Saône)
Marcelle	Martin	Institutrice	1895	Charny
Marie Louise	Bertin	Institutrice	1883	Héry (Yonne)
Marguerite	Mervant	Institutrice	1893	Macornay (Jura)
Marie-Louise	Priollant	Professeur	1883	Limoges
Marie	Cazeaux	Cuisinière	1890	Cargelès-Gazost (H. Pyr.)

Recensement 1931

Prénom	Nom	Métier & fonction	Naissance	Année & Lieu
Joséphine	Fréchet	Directrice Institut libre	1871	Guerchy
Jeanne	Lapeyre	Institutrice	1879	Cadillac (Gironde)
Marcelle	Martin	Institutrice	1895	Charny
Marthe	Mervant	Institutrice	1893	Macornay (Jura)
Germaine	Bertin	Institutrice	1883	Héry (Yonne)
Marguerite	Poulet	Institutrice	1883	Constantine
Marie	Blondeau	Institutrice	1888	Paris
Laurenza	Duquenne	Institutrice	1887	St Martin du Tertre
Anne	Potier	Institutrice	1908	Sens
Léonie	Barbier	Surveillante	1868	Joigny
Lucie	Briant	Institutrice	1872	Paris
Noémie	Maire	amie de la directrice, sans prof.	1867	Cognac
Gabrielle	Gillet	amie de la directrice, sans prof.	1885	Paris
Alphonsine	Philippon	Cuisinière	1893	Jalesches (Creuse)

Recensement 1936

Prénom	Nom	Métier & fonction	Naissance	Année & Lieu
Joséphine	Fréchet	Directrice école	1871	Guerchy
Alphonsine	Nigron	cuisinière	1893	Jalesches (Creuse)
Madeleine	Conin	femme de chambre	1917	Aillant-sur-Tholon
Noelle	Petit	Institutrice	1914	Beaupréau (M. et Loire)
Marie	Rondeau	Institutrice	1905	Trancault-le-Repos (Aube)
Marcelle	Martin	Institutrice	1895	Charny
Marguerite	Mervant	Institutrice	1893	Macornay (Jura)
Marguerite	Poulet	Institutrice	1883	Constantine
Marie	Chauvin	Institutrice	1884	Angers
Germaine	Bertin	Institutrice	1883	Héry
Lucie	Briant	Institutrice	1872	Paris
Marie	Barbier	Surveillante	1868	Joigny

